

LUMIÈRE 2015 LE JOURNAL #04

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 15 OCTOBRE



**Alexandre
Desplat**



**Nicolas
Winding
Refn**



**Mads
Mikkelsen**

Triple Messieurs

Dans l'antre d'un compositeur hollywoodien...

Son nom ne vous dit peut-être rien, et pourtant ses compositions vous ont fait chavirer d'émotion, lové dans un fauteuil de cinéma... Alexandre Desplat, qui vient de remporter un Oscar pour la partition de *Grand Budapest Hotel*, est à l'honneur.



Il fait partie des rares Français à mettre en musique les grands films hollywoodiens. Dans *Bandes originales*, Alexandre Desplat entr'ouvre sa porte à la réalisatrice Pascale Cuenot et c'est le début d'un passionnant voyage au cœur de sa création. « Composer c'est réfléchir, ce n'est pas jouer du piano », dit ce musicien doté d'une vaste culture, imprégné du « tourbillon musical » de son enfance – un melting pot fait de jazz, de bossa nova et de musique venue de Grèce, comme sa mère. Compositeur fétiche de Jacques Audiard, Alexandre Desplat se glisse avec aisance dans l'imaginaire de cinéastes aussi différents que Roman Polanski, Stephen Frears, David Fincher, Wes Anderson ou George Clooney. Conteur d'histoires à l'instar du réalisateur, il apporte mystère, lyrisme, gravité ou espièglerie aux situations dramaturgiques,

« Composer c'est réfléchir, ce n'est pas jouer du piano »

sublime les scènes d'une touche de romanesque. « Tout à coup l'image s'élargit », dit Jacques Audiard, admiratif. Le film le suit d'un studio d'enregistrement à une salle de concert, tantôt concentré, presque recueilli, austère silhouette penchée sur une partition... tantôt échevelé et fougueux, dirigeant avec une exigence absolue d'impressionnantes formations. Marathonien, il enchaîne les films et peut livrer en un temps record de trois semaines, la magistrale musique de *The Queen* de Stephen Frears. Mais travailler sur un film, c'est pour lui « comme partir en vacances, sur un bateau, pour un mois - il faut aimer le casting », dit-il en esquissant un sourire. A partir de *La jeune fille à la perle* en 2003 et *Birth* de Jonathan Glazer l'année suivante, il entame sa carrière hollywoodienne et décroche des super productions telles que *Twilight* ou *Harry Potter*, « un projet immense, qui touche

toutes les familles du monde ». « Être devant cent musiciens au pupitre tous les jours, debout pendant 9 heures, avec le staff de la Warner et des producteurs en cabine qui attendent que vous les surpreniez, c'est beaucoup de pression », avoue-t-il. Cette pression intense, Alexandre Desplat n'est pas seul à l'affronter : partenaire dans la création, sa femme Dominique « Solré » Lemonnier est à ses côtés. En février, son rêve de gosse est devenu réalité : Alexandre Desplat a remporté un Oscar pour la bande originale de *The Grand Budapest Hotel* de Wes Anderson. « C'est un compositeur qui a une polyvalence et une capacité à se trouver aussi bien devant un Robert Guédiguian, que dans *Harry Potters* ou un *Wim Wenders*. Il a les clés, la capacité, la culture pour coller à un cinéma d'auteur, à un film de genre, de studio. J'ai le sentiment que pour lui chaque film est la récréation du précédent et du suivant », dit le spécialiste des musiques de films Stéphane Lerouge.



Invité à raconter « Une première fois » pour un recueil de nouvelles, Alexandre Desplat relate avec un sens aigu de l'autodérision ses tout premiers pas à Hollywood. C'est un grand jour : il a rendez-vous avec Jack Hayes, l'un des plus talentueux compositeurs et arrangeurs de la Mecque du cinéma. Celui qui a dirigé « l'enregistrement mythique » du film de Scorsese *Taxi Driver*, à la demande de Bernard Herrmann, passe le prendre dans sa Jaguar verte. Il l'invite à une séance d'enregistrement. Jeune Frenchy transi d'admiration, Desplat lance, en guise de salutations, des « greumeuls incompréhensibles », avant de se terrer au fond de la cabine d'enregistrement. Puis s'élève la somptueuse musique d'Henri Mancini. « L'orchestre fait enfin vibrer les signes, les milliers de petites notes que l'on a fiévreusement rêvées dans le silence des heures ». L'initiation a commencé...

DES NOUVELLES DU CINÉMA *Une première fois*, Éditions du Thé des Écrivains

En vente à la librairie du Village

AU PROGRAMME

- **DOCUMENTAIRE**
Bandes originales : Alexandre Desplat à notre portée de Pascale Cuenot (2015)
Institut Lumière, vendredi à 14h30
- **HOMMAGE**
Hommage en sa présence, Institut Lumière à 16h30
suivi de *Le Couteau dans l'eau* de Roman Polanski à 18h30
- **SÉANCE PRÉSENTÉE**
Regarde les hommes tomber de Jacques Audiard
Cinéma Comœdia, jeudi à 19h30
- **MASTER CLASS**
Institut Lumière, samedi à 11h
- **SÉANCE DE RATTRAPAGE**
Jeudi à 22h35 sur OCS Geants

PREMIERS PAS



Polanski, lame de fond

C'est toujours une émotion de découvrir, ou redécouvrir les premiers pas d'un grand cinéaste. *Le couteau dans l'eau* contient déjà en germe les obsessions et les questionnements propres à tous les films de Roman Polanski qui suivront. Et cerise sur le gâteau, le réalisateur vient présenter son film en compagnie d'Alexandre Desplat, qui a composé la musique de *The Ghost Writer*, *Carnage* et *La Vénus à la fourrure* pour lui.



PREMIERS CLAPS : Durant l'été 1961, lorsqu'il crie son premier « Moteur ! » le cinéaste en herbe vient d'avoir 28 ans. Formé à l'école de cinéma de Lodz, il a déjà signé une série de courts-métrages prometteurs dans lesquels son goût pour la forme est déjà manifeste. Dans *Le couteau dans l'eau*, un jeune auto-stoppeur au look bohème fait irruption dans le quotidien d'un couple qui s'apprête à passer un paisible week-end sur son voilier. Invité à prendre part à la croisière, l'étudiant oppose son orgueil inquiétant à leur condescendance. Et très vite les rapports s'enveniment...

COUPS BAS DE LA CENSURE : Dans la Pologne communiste de l'époque, chaque film doit donner des gages à la commission de censure, afin d'obtenir son financement. Roman Polanski a travaillé au scénario avec son ami Jerry Skolimowski – qui plus tard réalisera *Deep end*. Les deux hommes doivent alors revoir leur copie, à contrecœur et y insister, via le personnage de l'étudiant, quelques propos qui certifient l'engagement à gauche de Roman. Mais ce que les censeurs n'ont pas perçu, c'est la critique bien sentie adressée au régime, à travers les propos du plaisancier, bourgeois, arrogant et expert dans l'utilisation de la terreur pour arriver à ses fins... La formule du « ménage à trois » s'avérait idéale pour optimiser le minimalisme narratif et esthétique que recherchait Roman Polanski à ses débuts. Le cinéaste renouvellerait la formule trois ans plus tard dans *Cul-de-Sac* ; puis dans les années 80 avec *La jeune fille et la mort*. Dans ces trois films, le désordre s'immisce à chaque fois dans un couple, par le biais d'un personnage extérieur, agissant comme un détonateur.

AUX FEMMES LE BEAU RÔLE : Dans sa forme, *Le couteau* est aussi un huis-clos, un drame confiné, comme le seront plus tard *Le locataire*, ou plus récemment l'excellent *Carnage* et *La Vénus à la fourrure*. Le film donne enfin le beau rôle à une femme, sexe fort, en quête d'émancipation, comme plus tard dans *Lunes de fiel* et bien sûr dans *Tess*, son chef-d'œuvre.

EMANCIPATION : Méprisé par le public polonais et la critique à la sortie du film, Roman Polanski devra attendre le début des années 2000 et la production du *Pianiste*, pour pouvoir tourner à nouveau dans son pays natal. Mais à l'étranger, c'est un triomphe qui attend *Le couteau dans l'eau*. Ce nouveau venu impressionne. Prix de la critique à Venise en 1962, l'année suivante, le film représente la Pologne aux Oscars, une première. Fatigué par la gymnastique que suppose de devoir jongler avec la censure communiste, Roman Polanski se voit offrir la chance de tourner ses trois films suivants à Londres, dont *Le Bal des Vampires* (1967) avec Sharon Tate, sa future épouse. Son cinéma n'en deviendra que plus fort. Preuve ultime que son *Couteau* ne fut pas un coup d'épée dans l'eau.

Le Couteau dans l'eau de Roman Polanski, Institut Lumière, jeudi à 18h30

Il était une foi



Il était une fois, un garçon asthmatique qui allait au cinéma avec son père voir *Duel au soleil* de King Vidor. Nous sommes en 1946. A l'écran, des couplets chatoyants comme un Walt Disney sauf que pas tout à fait, « *Je me suis presque constamment mis les mains devant les yeux. Tout se passait comme si les deux protagonistes ne pouvaient vivre leur passion qu'en s'entretenant.* » Le bambin devenu adulte raconte ce souvenir originel en préambule de son documentaire *Voyage au cœur du cinéma américain*. A l'époque, l'érotisme exacerbé de *Duel au soleil* provoqua l'ire de l'Eglise et des ligues de décence. Martin Scorsese n'a pas perdu la foi pour autant. Il a depuis retiré les mains de ses yeux et pris lui-même la caméra pour voir la violence du monde en gros plan. Chaque histoire chez Scorsese s'apparente à un chemin de croix. Pourtant, ses protagonistes ont très peu à voir avec le Jésus crucifié. La notion de bien et de mal ne répond qu'à une vision personnelle et si la brebis égarée agit – parfois – pour la survie d'une communauté, elle reste guidée par sa propre logique, « *Il y a trois façons de faire les choses dans ce casino : la bonne façon, la mauvaise façon et ma façon* » (*Casino*, 1995) ou encore : « *Je ne veux pas être le produit de mon environnement, je veux que mon environnement soit mon produit à moi.* » (*Les infiltrés*, 2006) Moralité : si Dieu existe, il est en chacun de nous. A nous de fixer les limites. Dont acte.

« *En préparant La dernière tentation du Christ, avouait le cinéaste, je me suis aperçu que ce qui m'empêchait d'avoir une vision claire de la spiritualité, c'était précisément la religion.* » On se souvient que les bigots ne lui avaient pas pardonné de prendre des libertés avec la sexualité du fils de Dieu. A la fin de *Duel au soleil*, Jennifer Jones toute transpirante se lovait dans les bras d'un Gregory Peck gisant, après lui avoir baisé fougueusement les lèvres en gros plan. Immédiatement un long travelling arrière transfigurait l'étreinte des deux amants criminels en image sainte. Martin Scorsese a compris très tôt qu'un artiste fabrique avant tout ses propres icônes.

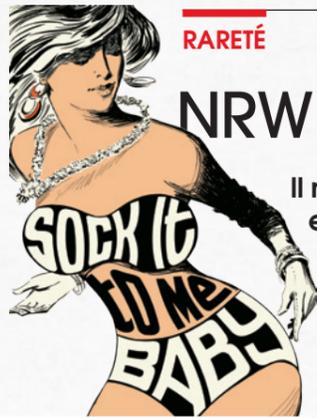
PHOTOMATON



Repartez avec votre photo du festival !

Trois Photobox sont à votre disposition, au Village, à la Plateforme, et au Pathé Bellecour.

En partenariat avec BNP Paribas



RARETÉ

NRW ou l'art du regard

Il n'y a pas que l'esthétique qui est soignée et la mise en scène de ses films qui est stylée chez Nicolas Winding Refn...



En vente à la librairie du Village

...Tout chez le garçon, dont l'allure évoque furieusement le Colin Firth de *A Single Man* filmé par Tom Ford, respire la classe et la bonne tenue. Ainsi de cet imposant recueil d'affiches de films intitulé *L'art du regard*, qu'il dédicace, ici à Lumière 2015. Le style est autant dans les notules accompagnant chaque reproduction – avec le grand Philippe Garnier à la traduction –, impeccablement scannées et photogravées que dans la mise en page et la qualité d'impression. Et, sans doute, est-ce ce qui rend l'objet si délectable ! Car tout ce soin apporté à la fabrication a pour but d'amener jusqu'à nous les signes perdus d'un langage graphique dont la vulgaire exubérance n'a d'égale que le glauque de son objet. C'est du vernis sur le cracra, de l'ordonnance sur le chaos. Les titres des films évoqués par ces affiches, miraculeusement préservées, nous semblent suffisamment éloquentes pour se passer de commentaires. Jugez plutôt : au hasard, *Monter une étudiante sauvage*, avec son indispensable slogan tout en finesse *Quand les hommes étaient des hommes... et les femmes ne l'avaient pas oublié*, ou encore *Esclave en cages* etc. On l'aura compris, s'il fallait voir dans ces propositions un baromètre fidèle des causes de l'échauffement de la libido du mâle américain au milieu du 20^e siècle, il y a, rétrospectivement, du souci à se faire ! Ce qui retient plus particulièrement l'attention d'un affichiste de cinéma depuis trente ans, c'est la part belle donnée à la typographie, sa puissance d'évocation et sa fulgurante expressivité. On trouve aussi des roughs où sont esquissées manuellement les typographies envisagées comme support du message contenu dans le titre. Tous ces titres, comme autant de promesses affriolantes, hurlent en silence des horreurs que les couleurs primaires éclatantes maquillent d'un sourire sournois. Quand aux slogans, ils sont si crus et racleurs qu'ils feraient passer le texte d'un rap de Snoop dogg pour du Paul Valéry. Vous l'aurez compris, *L'art du regard* est un ouvrage ludique et savant tout à la fois, bref, indispensable ! Si le coût de l'ouvrage vous tient à distance, – considérant la qualité de l'ensemble, c'est incroyablement peu cher ! –, allez donc flâner dans Le hangar qui expose une sélection pertinente de ces affiches délicieusement licencieuses.

CHARME SCANDINAVE

Mads Mikkelsen, une présence à l'état brut, mais pas que...

Mercredi à l'Institut Lumière, il a fait salle comble en présentant avec décontraction *Le Guerrier silencieux* de Nicolas Winding Refn. Version moderne de Robert Mitchum, entre stature, démarche élégamment lourde, et tranquillité au choix, menaçante ou rassurante, le Danois Mads Mikkelsen est aujourd'hui l'un des acteurs internationaux les plus demandés. Peut-être grâce à une densité physique intelligente et exceptionnelle. Mais pas seulement...

MI-CLOS

Il n'a nul besoin de faire des grands yeux de manga pour impressionner. Qu'il soit héros de western danois dans *The Salvation* de Kristian Levning, ou de western français dans *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières, ses yeux invariablement mi-clos semblent toujours scanner le paysage. Après, vient l'action.

TORSE

Mikkelsen est aussi un acteur de torse. Avoir un large torse pour un acteur, c'est pouvoir jouer des sentiments comme la fierté, le courage ou l'obstination sans avoir à les dire. Mikkelsen fut ainsi un *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières, un héros de torse à cheval, résistant jusqu'à la mort au nom de la justice sociale.

CHUUUUUIT

Il est un acteur de silence, mais en pied. Il suffit qu'il se tienne debout dans un paysage pour que ça devienne du cinéma. C'est ce qu'a parfaitement compris Nicolas Winding Refn qui l'a mis en scène figé dans une attente muette, prêt à l'action, à l'écoute du vent, dans le bien nommé *Le Guerrier silencieux*. « *J'ai cru que jouer un rôle où je n'aurais quasiment rien à dire serait facile. Cela s'est avéré très difficile.* », a-t-il raconté au public lyonnais.



© The American Film Institute - Zentrop Entertainment / DR

COUPS

Etre un comédien aussi physique, c'est forcément chercher les coups ! L'acteur danois en donne. On se souvient de la tranquille scène de torture de *Casino Royale* de Martin Campbell, lors de laquelle Mikkelsen tourne autour de sa victime, James Bond – rien de moins –, en le frappant de façon cadencée, ou de son interprétation pleine de sûreté inquiétante de la série télé *Hannibal*. Mais la plupart du temps, Mikkelsen est un acteur qui reçoit et encaisse les coups. Balafré, titubant, c'est dans un état de résistant splendide avec une petite tendance sacrificielle, qu'il termine par exemple dans *La Chasse* de Thomas Vinterberg.

SENSIBLE

Mikkelsen sert abondamment de sa stature physique mais il la dépasse aussi largement. C'est ce qui lui permet d'être parfaitement crédible en assistant maternelle fragile dans *La Chasse* de Thomas Vinterberg. Un film où il finit en pleurs ! C'est ce qui lui permet aussi de devenir le petit voyou fébrile incapable de tenir sa parole, frétilant d'angoisse et même physiquement ramassé, dans la trilogie moderne et sociale *Pusher* de Nicolas Winding Refn

AMEN



© Jean-Luc Mège

Si tu veux être cinéaste... par Nicolas Winding Refn

Extraits d'une décapante master-class donnée mercredi par l'auteur de *Drive* et du *Guerrier silencieux*.

UNE FAMILLE, TU FONDERAS :

« *J'ai eu ma première petite amie à 24 ans, c'est aujourd'hui ma femme. On pourrait dire que j'ai quitté ma mère pour vivre avec elle. Fonder une famille, c'est ce qu'il y a de mieux : avant je faisais des films pour des raisons égoïstes, aujourd'hui je suis marié et j'ai deux filles, c'est la source de toute ma créativité.* »

DE L'ARGENT, TU T'EMANCIPERAS :

« *Si on te donne un million de dollars pour faire un film, fais-le avec la moitié. Si on te donne la moitié d'un million, fais-le avec un quart. Il faut te souvenir que la créativité n'est pas dans ce que tu as, mais dans ce que tu peux atteindre. Je préfère avoir un dollar et faire le film que je veux faire, plutôt que cinq dollars, et devoir faire des compromis* »

DE MARTIN SCORSESE, TU APPRENDRAS :

« *J'ai vu Means Streets à l'âge de 9 ans, c'est le film qui m'a enseigné l'utilisation de la musique. Il y a une scène où Robert De Niro entre dans un bar où on entend Jumpin Jack Flash et la caméra va vers Harvey Keitel, avant de revenir sur Robert De Niro. Cela a été mon introduction au pouvoir de la musique au cinéma.* »

LES GRANDS RÉALISATEURS TU PILLERAS :

« *En matière de créativité, tout le monde vole. Ceux qui disent qu'ils ne volent pas sont des menteurs. N'ayez pas peur de voler, n'ayez pas honte, mais volez les meilleurs !* »

DANS L'INCONNU, TU TE JETTERAS :

« *Je filme de façon chronologique, je me livre pieds et poings liés à l'expérience de la chute libre, je ne sais jamais où je vais arriver. J'aime bien cette adrénaline, cette crainte que tout peut s'écrouler sous vos yeux. C'est comme une sorte de pari. Je ne prépare pas mes acteurs, je suis comme un sculpteur : là où cela ira, c'est là où cela doit aller.* »

LA GROSSE TÊTE, TU NE PRENDRAS PAS :

« *Je suis devenu une personne infecte pendant deux ans, parce que j'avais eu du succès avec mon premier film, et j'ai pensé que c'était facile. Heureusement quelques années plus tard, je me suis crashé.* »



RETOUR SUR

Une Diva à Lyon

Étincelante en tailleur pantalon rouge vif, Sophia Loren a charmé les spectateurs de l'Auditorium de Lyon mardi soir, avec ses anecdotes et sa franchise. Évoquant une extraordinaire carrière qui compte plus de cent films, où Clark Gable, John Wayne, Cary Grant et Anthony Quinn ont été ses partenaires, elle a aussi parlé avec émotion de l'amour de sa vie, le producteur Carlo Ponti. Retour sur quelques-unes de ses plus belles confidences.

« Quand on fait quelque chose dans la vie qu'on réussit très bien, on s'attend à ce genre d'accueil », a-t-elle déclaré sans fausse modestie, sourire aux lèvres, en arrivant dans la salle, après plusieurs minutes d'applaudissements nourris. Parmi ses admirateurs, le réalisateur Régis Wargnier a rendu hommage à l'actrice napolitaine au regard de biche, lors d'une discussion à bâtons rompus avec elle, à laquelle participait également Thierry Frémaux. « Je suis un grand admirateur de Sophia. Sa carrière américaine a été flamboyante. Mais elle est revenue pour jouer *La Ciociara*. Elle incarne le plus beau de l'Italie. Le sud de l'Italie. La beauté de la terre, de la lumière. Elle est splendide », a-t-il lancé. Interrogée sur sa carrière, Sophia Loren a affirmé sa reconnaissance envers le cinéaste Vittorio De Sica, qui lui a fait jouer une bouleversante mère de famille dans l'Italie en guerre, dans *La Ciociara*, qui lui vaudra un Oscar. « J'ai eu beaucoup de chance. Vittorio m'a appris beaucoup de choses. Tout ce qu'on faisait ensemble était un plaisir », a-t-elle déclaré au public lyonnais, à qui le film était projeté dans la foulée. « Il m'a appris que le cinéma, ce n'est pas avoir sa photo dans les journaux.

« Quand je ne réussis pas une scène, je suis malheureuse. J'adore jouer »

Quand je ne réussis pas une scène, je suis malheureuse. J'adore jouer », a poursuivi Sophia Loren. Rencontré à l'âge de 16 ans, alors qu'elle s'appelait encore Sofia Lazzaro, le producteur Carlo Ponti, de vingt ans son aîné, fut l'homme de sa vie. « Il m'a compris et accompagnée. Je n'aurais jamais été ce que je suis sans lui. C'était ça l'amour », a confessé l'actrice, sous l'oeil de son fils Carlo Jr. Évoquant le grand cinéaste Federico Fellini, Sophia Loren a regretté de n'avoir jamais eu l'occasion de collaborer avec lui : « Fellini n'a jamais pensé à moi comme une actrice qui pouvait coller à son cinéma. J'aurais aimé travailler avec lui », a-t-elle dit, précisant avoir « adoré » tourner quatre des films de sa filmographie, dont *La Ciociara*. « Ça a été un moment très important de ma carrière ». Interrogée sur sa relation avec l'acteur Marcello Mastroianni, avec lequel elle a notamment tourné *Une journée particulière* d'Ettore Scola, où elle joue une modeste ménagère, bouleversée par la rencontre avec un voisin homosexuel, en plein fascisme, l'actrice a précisé : « Marcello, c'était pour moi comme ma famille. Mais on ne se fréquentait pas. Quand il est parti, j'ai perdu un bout de moi-même ».

OCCUPATION



Ma séance avec Costa-Gavras

Paris, août 1941. A la station de métro Barbès, un résistant communiste assassine un officier allemand. Le soir même, à Vichy, le gouvernement accorde les pleins pouvoirs au ministre de l'Intérieur, qui brûle de faire voter une loi d'exception instaurant des tribunaux spéciaux. Sous la pression allemande, la « section spéciale » voit le jour. Des militants communistes déjà emprisonnés sont aussitôt rejugés par ces cours spéciales, créées en dépit de l'opposition d'une poignée de magistrats. Une semaine après le meurtre du métro, trois soi-disant « terroristes » communistes sont exécutés... Costa-Gavras dénonce un régime de Vichy empressé de devancer les volontés de l'occupant allemand. Un œuvre-réquisitoire nécessaire, une plongée dans une époque trouble qui déclencha des réactions violentes de magistrats à sa sortie.

● **Section spéciale** de Costa-Gavras présenté par le réalisateur jeudi, cinéma Les Alizés à 15h, accompagné de l'acteur et cinéaste Jacques Perrin Pathé Bellecour à 16h45 | vendredi, Cinéma Comœdia à 10h30

DANS UN MONDE QUI CHANGE,
REVIVRE LES GRANDS CLASSIQUES
DU CINÉMA DEVIENT POSSIBLE



BNP PARIBAS PARTENAIRE DE LUMIÈRE 2015
Vivez ou revivez des grands moments de cinéma grâce au festival Lumière 2015 dont BNP Paribas est partenaire pour la 7^{ème} année consécutive.

BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change

HOMMAGE



En mémoire de Chantal Akerman

Un émouvant hommage a été rendu, au cinéma Comœdia mercredi, à la réalisatrice Chantal Akerman, qui vient de disparaître. Avant la projection de son film *Je, tu, il, elle*, l'actrice Mireille Perrier a lu un poème, tandis que Nicola Mazzanti le directeur de la Cinémathèque royale de Belgique, a rendu un chaleureux hommage à son œuvre, devant une salle comble. Lumière 2015 est dédié à la mémoire de Chantal Akerman, ainsi qu'à celle de l'historien du cinéma Raymond Chirat, disparu fin août.

ON WHEELS



● Le plus cinéphile des humoristes Laurent Gerra, fidèle de la première heure, fait partie des nombreux invités de cette édition venus à la rencontre du public.

PROGRAMME DU SOIR

15.10

NUITS LUMIÈRE #4
DJ MR APERITIVO
DJ OVERFLOW

4 quai Augagneur, Lyon 3^e / Berges du Rhône

Plus d'informations sur **f** **NUITS LUMIÈRE**

Entrée libre dans la limite des places disponibles

AU PROGRAMME VENDREDI



La Bandera de Julien Duvivier
En présence d'Aurélien Ferenzi
› Cinéma Comœdia, 11h



Le Garçon sauvage de Jean Delannoy
En présence de Michèle Laroque
› Pathé Bellecour, 14h45



Joe Hill de Bo Widerberg
En présence de Anne-Laure Brénéol et Gérard Camy
› Pathé Bellecour, 17h



Spartacus de Stanley Kubrick
Séance avec entracte
› Pathé Carré de Soie (Vaulx-en-Velin), 19h15



Colonel Blimp de Michael Powell et Emeric Pressburger
› Cinéma Les Alizés (Bron), 20h30

LUMIÈRE 2015
GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/18 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Bauriez (Le billet de StudioCinéLive), Carlos Gomez (Polanski), Virginie Apiou (Mads Mikkelsen), Pierre Collier (NRW ou l'Art du regard)

Imprimé en 5000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org